

JACQUES LANDRIEU

UN PASSAGE VERS
SOI

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042539658

Dépôt légal : septembre 2026

J'exprime ma gratitude et mes remerciements particuliers à mes premiers lecteurs, lectrices, bienfaiteurs et bienfaitrices :

Merci à Marie-Aude Parent, qui m'a apporté, avec délicatesse, une aide précieuse dans ce projet en me permettant de renouer avec le plaisir de l'écriture.

Merci à Hugues Périnel pour cette amitié, cette confiance et cette préface touchante sur l'optimisme de la fragilité.

Merci à Sophie pour son support inconditionnel, ses encouragements bienveillants et son regard avisé.

Merci à Camille, Clément, Flo et Valentine pour leur soutien, réconfort et encouragements à persévérer.

Préface

L'optimisme de la fragilité

« Le nuage n'est peut-être pas moins vain que l'homme qui le regarde au petit matin. » Cette phrase de Borges montre toute la différence qui existe entre le pessimisme de la vanité et l'optimisme de la fragilité... Optimisme de la fragilité qui nous fait nous intéresser à tout ce que nous déprécions chaque jour, c'est-à-dire « le présent » et accepter qu'après tout, l'amour, la liberté, la justice et la création existent tout simplement, à chaque instant, dans nos actes d'amour, de justice, de liberté, de création.

Accepter sa fragilité, c'est se mettre en relation avec le tout, accepter tous les changements possibles, s'orienter vers d'autres dimensions et entrevoir à chaque instant notre « infinitude », au lieu d'espérer une quelconque et vaniteuse « immortalité ». C'est ce que nous dit Jacques Landrieau dans le livre de sa vie, celui que vous avez entre les mains.

J'ai rencontré Jacques et son « sourire en forme de lune » dans un avion entre Cotonou et Paris. Assis côte à côte dans les sièges tant convoités par les personnes de grande taille, nous avons entamé la merveilleuse aventure de la conversation, aventure parce que, telle une flânerie partagée, on ne sait où elle va nous mener...

Nous vivons une époque de jeux de rôle, où beaucoup, masque après masque, passent une partie de leur existence à jouer les forts et les puissants.

Certains, au contraire, découvrent au fil de leur vie leur fragilité, l'acceptent sans peur, osent la montrer à l'autre et ainsi le rencontrer, c'est le cadeau que Jacques m'a fait ce jour-là.

Au fil des pages, nous découvrons que sa vraie force s'est révélée et manifestée précisément au creux de cette fragilité et a réveillé des énergies enfouies et enterrées au fond de lui-même...

J'en retiens qu'il nous faut préserver cette fragilité comme nous devons savoir préserver l'inutile, le subtil, la nuance.

La fragilité évoque enfin la légèreté. Le yoga que Jacques et Sophie pratiquent et partagent nous conduit doucement à une légèreté qui leur ressemble, faite de précision et de détermination, non de vague et d'aléatoire. « Il faut être léger comme l'oiseau... et non comme la plume », disait Paul Valéry.

Hugues Perinel

I. Dans la foulée

« La grenouille ne savait pas qu'elle était cuite. »
Olivier Clerc

De mes parents, je suis le troisième et dernier fruit.

Eux, mes arbres, mon père, ma mère, virent le jour la même année, en 1942, en pleine Seconde Guerre mondiale. Deux petites pousses, deux lueurs naissantes au milieu du chaos qui embrasait l'Europe et le monde entier.

Ils se rencontrèrent à l'église lorsqu'ils avaient tous deux seize ans. Mon père était enfant de chœur, ma mère, pieuse, se rendait à la messe tous les dimanches. Entre l'autel et la nef, entre la prière pour l'une et la préparation des éléments liturgiques pour l'autre, leur amour naquit, grandit et mêla leur destin pour les cinquante années suivantes. Un couple béni des dieux, en somme. Ce ne fut pas *Coup de foudre à Notting Hill*, mais coup de foudre dans une église de Charente. Une belle affiche pour un film.

Après leur rencontre, ils se fréquentèrent durant quelque temps. Des baisers furent-ils échangés ? Je l'ignore, mais des promesses, oui : ils se marièrent quatre ans plus tard, à vingt ans. Papa commençait sa carrière militaire, Maman était elle aussi dans la vie active.

Très vite, le nouvel arbre à deux troncs et un milliard de racines produisit son premier fruit, un garçon, Philippe. Un deuxième arriva deux ans après, Christophe, encore un garçon. Enfin débarqua le troisième, toujours du sexe masculin, qu'ils prénommèrent Jacques.

Jacques, c'est moi.

Depuis des générations, les Landrieau ont la réputation d'être des familles d'hommes, des familles de fils, avec toutes les dimensions que cela implique. Chez nous, on ne s'épanchait pas, on ne se cajolait pas, on ne se consolait pas. Enfin, pas beaucoup. En tout cas, pas autant que certaines tragédies de la vie devraient l'exiger. Mais ne nous méprenons pas : même si mes parents n'étaient pas très démonstratifs,

physiquement s'entend, leur amour n'était pas du bluff. Durant toute leur vie commune, je les vis se tenir la main discrètement dans la rue, je décelai toujours la même étincelle dans les regards échangés avec l'autre, aussi belle et vibrante que celle qui s'était allumée sur les bancs de l'église. Entre eux, jamais d'insultes ni de mots désobligeants. Très certainement eurent-ils des brouilles, des agacements, des choix difficiles à faire – comment ne pas en avoir ? – et qui déclenchaient un ton plus vif de leur part, mais cela se fit toujours loin de nos yeux et de nos oreilles. Je ne conserve aucun souvenir d'avoir entendu leur bouche rouspéter ou d'avoir vu leur visage s'assombrir à cause d'une attitude ou d'une parole de l'autre. Pas de dispute. Contrairement à certains couples qui s'amuse ou qui éprouvent même une sorte de satisfaction à exposer publiquement leur incompatibilité de caractère et leurs frustrations. Mes parents, eux, se protégeaient coûte que coûte. Mon père, surtout, défendait son épouse. Adolescent, j'étais parfois dur avec elle, j'essayais de la bousculer, de la faire sortir de ses gonds, pour des raisons qui m'échappaient alors et que je ne compris que bien plus tard. Je la brusquais avec tout l'aplomb dont peut faire preuve un jeune homme pubère. Je voulais l'extraire de sa zone de confort : « Toi, Maman, tu ne dis jamais rien. Tu es là, immobile et muette. Tu ne te positionnes pas, on ne sait jamais ce que tu penses. » À peine avais-je achevé mon attaque que mon père s'interposait : « Jacques, je te préviens, si tu continues à parler de cette façon à ta mère, tu vas recevoir une giflette dont tu te souviendras toute ta vie. Arrête immédiatement et présente-lui des excuses. » Ces quelques phrases, prononcées d'une voix forte, posée, olympienne, suffisaient à stopper net mes ardeurs taquines. Craignant les représailles physiques, je prononçais un petit « pardon, maman » du bout des lèvres et refermais ma grande bouche. Quelque chose d'indélébile venait encore de se produire.

Il me fallut du temps, beaucoup de temps même, presque la moitié de ma vie, avant d'oser déposer délicatement, précautionneusement, le mot « colère » pour définir ce que je ressentais envers eux et plus généralement envers le monde

des adultes que je découvrais au fil des jours et des expériences. Plus de quarante années furent nécessaires pour comprendre et pacifier ce mal silencieux qui développait, à mon insu, un réseau souterrain de racines. En écrivant ces lignes, je pense immédiatement au bambou chinois qui met d'abord cinq ans à pousser sous la terre, invisible aux yeux du monde. Pendant cinq années, ce bambou développe des racines solides, profondes, prêtes à le soutenir. Le moment venu, il transperce le sol pour jaillir puissamment vers le ciel. J'y pense spontanément, même si la comparaison n'est pas vraiment adaptée : les miennes, mes racines, celles qui tissaient leur maillage sous terre en secret, n'étaient pas stables, loin de là. Elles firent émerger un homme vacillant, claudicant, un « homme ombre » peut-être, le contraire de puissant. Mais j'y reviendrai plus tard.

Enfant, sourire d'ange, cœur vierge, on découvre la vie dans notre écosystème familial. La famille est notre matrice, notre univers de référence, le seul envisageable à nos yeux, au sein de laquelle nous allons grandir. Certains parmi nous tenteront d'y survivre. D'autres, plus chanceux, y puiseront la confiance nécessaire pour déployer leurs ailes et offrir au monde leur potentiel. Ou peut-être est-ce toujours un mélomélodrame des deux options à chaque fois. En réalité, enfant, on s'adapte. Les actes de nos parents ne sont, à nos yeux, ni bien ni mal. Ils sont notre norme. Ce n'est que bien plus tard, à l'âge adulte, que des mots comme colère, amertume, rancune, rage éventuellement, peuvent sortir, que l'on devient capable de les exprimer de façon calme et rationnelle, et que le commencement d'un pardon peut émerger enfin.

Mon père était originaire de Vendée. Il vécut ses premières années du côté de Chauché, à la campagne, à mi-chemin entre Cholet et La Roche-sur-Yon.

Là-bas, ses parents possédaient des terres et travaillaient dur. La famille Landrieau se voulait respectée et respectable. Ainsi, un de mes aïeux, mon arrière-grand-père ou un grand-oncle, je ne sais plus, offrit trois vitraux à l'église de Chauché et possédait un banc réservé pour lui-même et sa lignée durant l'office.